



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

24 août 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

24 août 1907.

Nous venions de Saint-Céré, en Haut-Quercy, la semaine dernière, le 16 août au matin, et, lorsque l'auto qui nous emportait à Padirac et à Rocamadour s'arrêta pour quelques minutes sur la place de Loubressac, un très ancien petit village perché à trois cent cinquante mètres au-dessus de la vallée de la Dordogne, six heures sonnaient au clocher de l'église. Ah ! que le lieu désert était donc impressionnant de calme et de simplicité ! Quelques tilleuls de plus de cent ans, trois meules, des charrettes dételées, les brancards implorant le ciel, un jeu de grosses quilles abattues, encore dispersées çà et là de la veille et dont une seule restait debout. Et puis du fumier fourragé par des poules, des canards immobiles, accroupis en rond, des pigeons se suivant à pas comptés en file indienne d'amour

sur la crête d'un toit de tuiles. Une tranquillité de France d'autrefois.

Soudain déboucha d'une ruelle, jambes nues et coiffé d'un béret, un enfant tirant un âne par la bride. Il s'arrêta comme s'il attendait, regardant autour de lui. Au même moment, surgissait en face un gars menant une paire de bœufs, puis un autre, puis deux, puis trois, tous aussitôt se rangeant avec une pacifique lenteur, sans bruit ni dispute, chaque homme en longue blouse noire à la tête de son attelage.

— C'est jour de marché ! s'écria un de nos compagnons de route.

Alors un vieillard, auquel nous n'avions pas fait attention et qui s'était assis près de nous à l'instant sur un tronc d'arbre coupé, les mains jointes au pommeau de sa canne, rectifia :

— Non pas. C'est la bénédiction des bêtes, pour la Saint-Roch.

Je me rappelai aussitôt, en effet, la vieille et touchante coutume suivant laquelle, en ces pays, le curé vient sur « le foirail », après la messe, bénir les animaux domestiques.

Ils continuaient d'arriver, plus nombreux, par tous les chemins. Il en venait de droite, de gauche, de toutes les directions. Au fur et à mesure que paraissait une nouvelle paire fouettant de la queue, le mufle baissé vers le sol pierreux, les flancs crépis de boue, le vieillard nous les désignait du bâton en disant le nom du propriétaire : « Voilà les bœufs de Laborderie,

voilà ceux de Terou, ceux de Maury. » Ou bien : « C'est la jument noire de Lacroix, le cheval de Vernéjoul..., voici l'âne de Murlion, celui de Pradel qui a vingt-trois ans... » Ou bien encore : « Ceux-ci viennent de la Poujade, ceux-là de Lacan, du Rouquet, d'Eglisebasse... » tandis que les bêtes s'alignaient en files de plus en plus serrées et longues, le bétail d'un côté, les ânes et les chevaux de l'autre. Les maîtres se tenaient à hauteur d'épaule des bœufs, une main noblement posée sur une corne, l'autre à moitié de l'aiguillon touchant terre. La manche de leur blouse était mouillée de bave.

Certaines paires avaient été amenées par une femme qui tricotait ou par un tout jeune garçon au visage déjà grave de père. Pas une feuille des arbres ne bougeait dans l'air inanimé. Parfois seulement une de ces fleurs de tilleul qui ont la forme naïve d'un petit oiseau descendait en tournoyant et restait accrochée à une crinière. Trois chiens de berger couchés surveillaient, oreilles attentives, avec des gueules ouvertes de loup. Et toute cette assemblée de braves bêtes pleines d'humilité, semblait comprendre qu'on n'était pas là à la foire. Les bœufs ne secouaient pas le joug avec rudesse ; ils inclinaient docilement un front biblique, entr'ouvrant à peine leurs grands yeux après lesquels s'acharnaient vainement les mouches du diable. Les ânes, gris ou noirs, tout ras ou poilus comme des brebis, portaient bien droites leurs oreilles ainsi que des cierges à la

procession, ou prenaient des airs intéressants de fuite en Égypte. Les chevaux, nus, naseaux dilatés dans la fraîcheur du matin, demeureraient pourtant sages, se retenant de hennir. Le ciel s'était un peu couvert, devenu gris-de-perle et les hirondelles volaient en rasant la terre, entre les jambes des animaux. On eût dit qu'elles désiraient également être de la cérémonie.

Tout à coup il se fit un mouvement marqué parmi les échines, les dos et les croupes. Les bêtes se rendaient compte que leur moment approchait. Elles rectifièrent la position. Les cornes semblaient s'aligner comme si on leur eût commandé : Fixe ! La messe avait pris fin. L'église peu à peu se vidait de ses fidèles qui étaient surtout des femmes, les hommes étant occupés au dehors par leur bétail.

Elles apparaissaient en pieux cortège, tenant le morceau de pain et le bol de sel bénits destinés aux animaux que la maladie ou le travail des champs avaient empêchés de venir. En même temps s'avancait le sacristain qui tendit à tous les hommes son plateau dans lequel chacun déposait une petite offrande, un ou deux sous. Puis ce fut, précédé de l'enfant de chœur portant la croix, le curé nu-tête, en surplis, avec l'étole violette. Près de lui marchait du même pas le chantre, balançant le seau à eau bénite.

Et la bénédiction commença. Tous les métayers s'étaient découverts. Le prêtre parcourait les rangées, ralentissant devant chaque couple d'ani-

maux, les aspergeant les uns après les autres avec la plus scrupuleuse et paternelle conscience. Pas une bête n'était oubliée. Il les traitait avec autant de zèle que si c'eût été des chrétiens. Les bœufs acceptaient l'eau sainte sans broncher. Quelques-uns mugirent en y mettant une extrême douceur. Les chevaux, inquiétés un peu par le geste de la main secouant l'aspersoir, reculaient parfois d'un pas ou tressaillaient en recevant sur la peau fine des naseaux les froides gouttelettes. Un âne ingénu, qui pensait peut-être que le seau à eau bénite était rempli de son, avança son nez de velours comme pour y boire. Le silence avait cette émouvante et spéciale importance qu'il acquiert en plein air quand il plane sur les foules recueillies. Et puis, la dernière oreille de bourrique ayant eu son compte, toutes les bêtes se dispersèrent avec autant d'ordre qu'elles s'étaient groupées. Pour un an elles repartaient à l'abri des maux qui ne les ménagent pas plus que l'homme. En cinq minutes, comme dans un tableau à musique, M. le curé, les fidèles, le bétail et les gens, tous s'en étaient allés. La petite place vide avait repris son calme d'une heure auparavant.

Cependant, j'étais resté anéanti de mon ignorance par rapport à saint Roch. Je ne connaissais de lui que ce que l'on en sait, quand on a vu au mur, dans les demi-ténèbres d'une église, son image taillée en bois. Je gardais le souvenir d'un homme jeune, pensif, aux traits délicats sous son

costume de pèlerin, avec le pétoncle au chapeau, le havre-sac en bandoulière, le bourdon à la main, et un chien assis contre lui tenant quelquefois un pain dans sa gueule. C'était peu. Qu'avait-il fait pour mériter paradis ? Où et quand vivait-il ? J'avoue à ma honte que j'eusse été incapable de le dire.

A présent je suis un peu plus vain parce que je le sais, jusqu'à ce que je l'aie oublié. J'ai lu dans de vieux livres, qui sentaient l'armoire et la pomme, sa miraculeuse histoire. Ne craignez point que je vous la conte au long, mais je tiens à vous en énumérer certaines particularités toutes fraîches de candeur qui vous raviront comme elles m'ont ravi.

C'est à Montpellier qu'il naquit, dans la première moitié du quatorzième siècle, — alors que cette ville était le domaine des rois de Majorque ! Son père, nommé Jean, était un des premiers de la ville et sa mère, Libérie, était fertile en bonnes œuvres et « grande aumônière ».

Ils avaient tous deux, déjà vieux, dépassé le temps où l'on peut espérer avoir des enfants ; cependant Dieu, sur la prière qu'ils lui en adressèrent, leur accorda un fils qui fut Roch, « parfaitement beau, nous certifie un de ses historiens, et qui vint en naissant avec une croix rouge sur son estomach, ce qui remplit sa mère d'une telle joie, que toute âgée qu'elle était, elle se résolut de le nourrir de son propre lait. Et, comme il avait été conçu par miracle, Dieu fit, par un

autre miracle qui fut le présage de sa sainteté, qu'il commença, dès la mammelle, à pratiquer l'abstinence, ne tétant, les mercredis et les vendredis, qu'une fois le jour. »

Dès sa douzième année, il éclata en perfection. A cette époque, son père, se voyant près de mourir, le fit approcher de son lit et lui dit : « Voici le temps, mon fils, que je dois quitter cette vie pleine de trouble et de misères. Etudiez-vous sur toutes choses à secourir les hommes et à servir Dieu. » Roch tint la promesse qu'il lui avait faite d'assister son prochain. Il était l'œil des aveugles, l'oreille des sourds, le pied des boiteux et l'ami des pauvres. Il avait vendu ses biens pour en distribuer la valeur aux indigents, après quoi il prit à pied, en habit de pèlerin, le chemin de Rome. Comment il guérit tous les pestiférés de la ville appelée Acquapendente, et ceux de la ville de Césène en Lombardie, et ceux de la ville de Plaisance dont il fut chassé ayant été lui-même atteint de la peste... Comment Dieu le nourrit par un chien dans la forêt où il s'était retiré en une petite cabane « près d'un cornoiller » et comment, retourné à Montpellier en France, il fut accusé d'être un espion et jeté dans un cachot où, tombé malade, il se coucha sur la terre « dans une posture fort modeste » et mourut à trente-deux ans... c'est ce que je n'ai point le loisir de pouvoir même résumer ici. Mais les moindres détails de cette vie merveilleuse m'ont rempli d'enfantine

admiration. Aussi n'ai-je pas été du tout étonné de connaître, toujours par les chroniques, qu'une partie des restes de ce confesseur avait été volée et transportée à Venise en 1485, tandis que l'autre était demeurée à Arles au couvent des Pères Trinitaires de la Rédemption des captifs, d'où le pape Alexandre VI, en 1501, en fit tirer un ossement pour être porté au royaume de Grenade en Espagne, afin qu'il lui servît de défense et de protection contre les Sarrasins et les Mores. « C'était l'ossement, prend la peine de nous préciser, dans sa *Vie des saints*, le bon père Giry, que l'on appelle *la nuque du dos*. »